

LIMBES DU MOI

par Philippe BERTHIER
(Université de Paris III – Sorbonne Nouvelle)

« Je m'éveille. J'ai
devant moi, derrière
moi, la nuit éternelle.
Des millions d'âges, j'ai
dormi ; des millions
d'âges, je vais
dormir... ».
*Le Temps, ce grand
sculpteur*

En adoptant la métaphore du monde-labyrinthe pour rassembler sous une enseigne unique les volets de son triptyque autobiographique, Marguerite Yourcenar signifie clairement qu'elle entend déplacer les limites étroites d'une individualité pour la replacer dans un cadre beaucoup plus large, plonger le moi dans le milieu amniotique de l'existence universelle. « L'être que j'appelle moi » (*EM*, p. 707), par commodité, comme si cette désignation, loin d'aller de soi, plus que de l'évidence relevait d'une convention opératoire, vient de très loin. De si loin que, face à lui, on ne peut qu'être saisi d'un vacillement ontologique en évoquant l'écheveau infini de hasards et de nécessités qui l'a amené aux rives de la vie. Le 8 juin 1903 est un remous quelconque, un pli ordinaire dans le placenta du Temps, et ce simple repère d'état civil, au lieu de rassurer comme une balise inaugurale, souligne au contraire la gratuité et la contingence de cette minuscule écume événementielle perdue dans une mouvance sans bornes, qui l'a sécrétée sans qu'on sache pourquoi et l'emportera on ne sait où :

Ayant ainsi consigné ces quelques faits qui ne signifient rien par eux-mêmes, et qui, cependant, et pour chacun de nous, mènent plus loin que notre propre histoire et même que l'histoire tout court, je m'arrête, prise de vertige devant l'inextricable enchevêtrement d'incidents et de circonstances qui plus ou moins nous déterminent tous. (*EM*, p. 707)

Le vertige : telle est bien l'expérience yourcenarienne foncière devant le constat d'exister, dont témoigne aussi bien « le moucheron que la plupart des gens tuent d'un revers de main sans même y penser » (*EM*, p. 722-723) que cette nourrissonne dans ses langes à qui, lorsqu'elle lira Gide, il sera proposé de croire qu'elle est « le plus irremplaçable des êtres ». Très remplaçable, au contraire, s'il est vrai que, dans ses permanentes métamorphoses, le vivant engendre l'Unique avec aussi peu d'états d'âme qu'il l'engloutit. Cette enfant telle que, depuis l'aube de l'espèce, il n'en fut jamais, telle qu'il n'en sera jamais plus, elle est la résultante, ou l'excipient, d'une impénétrable chimie génétique dont les dosages, par leur complexité alluviale, défient l'entendement et l'analyse ; programmée par des arborescences ancestrales qui ne pouvaient aboutir qu'à elle, elle est aussi fatale qu'interchangeable, aussi insignifiante qu'attendue. Tout cela ne pouvait pas ne pas être ; tout cela aurait pu, aussi bien, ne pas être : deux profils réversibles d'une vérité-Janus qui est celle-là même du mystère, non moins religieux et grandiose qu'absurde et inutile, qui préside au fait d'advenir.

Devant Marguerite vagissant dans son moïse, Yourcenar mesure l'extrême vieillesse de ce bébé tout neuf : « Elle a traversé les siècles. Mais elle n'en sait rien... » (*EM*, p. 1179).

Peut-être a-t-elle déjà expérimenté des sorties et des entrées analogues, situées dans une autre part du temps ; de confuses bribes de souvenirs, abolis chez l'adulte, ni plus ni moins que ceux de la gestation et de la naissance, flottent peut-être sous ce petit crâne encore mal suturé. Nous ne savons rien de tout cela : les portes de la vie et de la mort sont opaques, et elles sont vite et bien refermées. (*EM*, p. 723)

Platonicienne ou bouddhique, la métempycose dilate les frontières du moi en le prolongeant d'infrarouges et d'ultraviolets existentiels qui le *remettent à sa place*, rabattant ses prétentions à incarner « ce que jamais on ne verra deux fois » (Vigny, *La Maison du Berger*). Avant lui, il était ; après lui, il sera ; frangé d'inconnaissable, né d'un ventre ténébreux qui le boira bientôt, il brille un instant comme la fugace étincelle d'un feu très ancien ou improbablement futur ; il est infiniment plus et infiniment moins que lui-même. Dans *Sur quelques lignes de Bède le Vénérable*, Yourcenar rappelle et reprend à son compte la parabole d'un thane du Northumberland, à la cour du roi Edwin, dans le matin fuligineux du VII^e siècle :

La vie des hommes sur la terre, ô roi, comparée aux vastes espaces de temps dont nous ne savons rien, me paraît ressembler au vol

Limbes du moi

d'un passereau entrant par une embrasure de la grande salle qu'un bon feu, allumé au centre, réchauffe, et où tu prends tes repas avec tes conseillers et tes liges, tandis qu'au-dehors les pluies et les neiges de l'hiver font rage. Et l'oiseau traverse rapidement la grande salle et sort du côté opposé, et, après ce bref répit, venu de l'hiver, il rentre dans l'hiver et se perd à tes yeux. Ainsi de l'éphémère vie des hommes, dont nous ne savons ni ce qui la précède, ni ce qui la suivra... (EM, p. 276-277).

Même si son inachèvement en fausse la perspective générale, l'autobiographie yourcenarienne se singularise par le développement extrême, et à vrai dire hypertrophique et parfaitement exorbitant, qu'elle accorde à la préhistoire du scripteur. Rarement sans doute a-t-on consacré autant d'efforts à éclairer les tenants et les aboutissants de l'amont de soi-même (peut-être parce que Yourcenar n'avait pas biologiquement d'aval)¹. Dans l'état tronqué qu'elle nous en a laissé, on pourrait presque dire que, plus que d'une autobiographie (puisque l'intéressée, toute à l'exploration des « sentiers enchevêtrés » de sa généalogie, n'apparaît que fort peu, par flashes et latéralement), il s'agit d'un archéo-autobiographie, dont le propos pourrait être résumé par l'épigraphe donnée à *Souvenirs pieux*, empruntée, et on ne saurait s'en étonner, à cette tradition extrême-orientale qui, plus que toute autre, joue avec les reflets, les échos, les songes (les songes de songes) et les anamorphoses de l'être dans le théâtre de miroirs du Temps : « Quel était votre visage avant que votre père et votre mère se fussent rencontrés ? » (EM, p. 705).

À cette question du Koan Zen trop évidemment sans réponse, Yourcenar entreprend néanmoins de répondre, selon une démarche tout à fait originale qui pulvérise les bornes ordinairement attribuées au genre autobiographique, et repose sur un usage littéralement renversant du zoom : dans *Souvenirs pieux*, flash-back partant du couple parental et s'élargissant de plus en plus, en suivant les ramures de la lignée maternelle, jusqu'à remonter au XVIII^e siècle, au Moyen Âge, voire aux temps romains ou pré-romains ; dans *Archives du Nord*, à cette analepse correspond symétriquement et inversement une descente chronologique commençant dans « la nuit des temps », pour arriver peu à peu jusqu'à la première silhouette isolable et nommable se dégageant de l'*Ursuppe* dans la lignée paternelle, vers le début du XVI^e siècle, un petit personnage émergeant du brouillard et baptisé Cleenewerck, à treize générations de Marguerite, autant dire :

¹ Nous en exceptons bien entendu Jean Delay et les tomes de son *Avant-mémoire*, qui remontent jusqu'au milieu du XVI^e siècle dans l'histoire de ses aïeux (Jean DELAY, *Avant-mémoire*, Paris, Gallimard, coll. "Folio", t. 1, 1991 ; Paris, Gallimard, coll. "Folio", t. 2, 1994 ; Paris, Gallimard, t. 3, 1982 ; Paris, Gallimard, t. 4, 1986).

hier. L'enfant apparaît ainsi au confluent de deux lignes, la première centrifuge, la seconde centripète, qui en font d'abord le *terminus a quo* d'une immense anabase à travers les aléas de la durée, ensuite le *terminus ad quem* d'une aventure millénaire dont, pourrait-on croire, les divers épisodes n'auraient d'autre but que de s'arracher à un puits sans nom pour préparer l'éclosion de ce miracle : l'apparition, 193, avenue Louise, à Bruxelles, d'une créature à la fois sans pareille et d'une totale banalité, dont la naissance fait événement, est même l'Événement majeur de l'histoire humaine (au moins pour elle-même), et marque dans le déroulement imperturbable des travaux et des jours de l'espèce une césure indélébile séparant décisivement un *avant* d'un *après*. Telle, du moins, l'expérience indiscutable, mais puissamment illusoire, d'un moi ainsi placé à l'intersection ombilicale de deux fils, l'un allant se perdre très haut, très loin en des régions crépusculaires, là même d'où l'autre a été lancé pour parvenir, après quelles obscures tribulations, jusqu'à lui. De sorte qu'on se demande si, au lieu de fixer solidement le nouvel être, de le sécuriser en l'amarrant, de le situer sur un cadastre vérifiable et stabilisé, l'entrecroisement de ces cordons n'aurait pas plutôt pour effet de le ligaturer, voire de l'étrangler dans un nœud coulant d'interrogations insondables, de l'immobiliser dans une stupeur sacrée face à l'inconnaissable de ses origines et de ses fins.

De ces deux explorations inverses et complémentaires, c'est sans doute celle qui sert d'incipit (et jamais terme n'aura mieux convenu) à *Archives du Nord* qui s'avère être la plus extraordinaire. Nous ne voyons pas dans quelle autre entreprise autobiographique on en trouverait l'équivalent. Par un arrachement inouï au *hic et nunc* pour rebrousser chemin jusqu'à l'alpha du monde, et imaginer l'inimaginable des commencements absolus – effort qu'elle dédramatise et décape de tout pathos pseudo-biblique en évoquant les vaticinations, plus comiques que cosmiques, de l'Intimé dans *Les Plaideurs* de Racine –, Yourcenar nous entraîne dans une équipée à la vitesse de la lumière, qui ne saurait se comparer qu'aux expéditions intergalactiques des sidéronautes dans les *space operas* hollywoodiens, qui sont aussi d'affolants feuilletages du Temps. La fusée de la mémoire collective commence par survoler avec une célérité démente les strates superficielles dont, au fil des millénaires, la sédimentation a constitué son aire de lancement, cette obscure portion du globe où s'est enraciné l'arbre humain qui vient, en Marguerite, de produire son bourgeon le plus récent et qui, dans ses avatars successifs, a été tour à tour département du Nord, parcelle des Pays-Bas espagnols, lopin du duché de Bourgogne, du comté de Flandre, du royaume de Neustrie et de la Gaule Belgique (*EM*,

p. 954). À toute allure défile à l'envers, en accéléré, le livre des mutations historiques, chacune capitale et toutes frivoles, jusqu'à ce que l'engin à la Wells, à l'extrême de sa fulgurante trajectoire rétrospective, dépose son occupante mentale à ce point sans doute impensable, et qu'elle va pourtant s'évertuer à penser, qui mérite à la lettre le nom de *no man's land* et, faudrait-il ajouter, de *no man's time*, puisque nous débarquons en un lieu et dans une temporalité non pas certes immobiles (le sablier coule et les formes changent), mais d'en-deçà de l'humain. Notre esprit peut-il sans défaillir se représenter un univers qui se passe paisiblement de lui, et dont l'autarcie lui signifie en quelque sorte par avance son congé ? Chateaubriand, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, a fantasmé la terre, après quelque catastrophe apocalyptique, tournoyant à vide, désaffectée de ses habitants, dans l'indifférence des nébuleuses. Mais quelque chose a néanmoins eu lieu ; les civilisations, bien sûr mortelles, ont laissé quelques traces, même s'il n'est plus personne pour les déchiffrer. Il y a un découragement plus radical dans ce bilan originaire (plutôt que terminal) de la complète inanité de la race des hommes qui, non pas tout compte fait, mais avant même qu'on en ait tenté l'épreuve, manifeste qu'elle n'était nullement nécessaire. L'immémoriale dramaturgie du jour et de la nuit, des saisons et des éléments, suffit à occuper la scène, pour une superproduction cosmogonique sans spectateurs, dont les protagonistes brosent aussi le décor et assurent la partition musicale : les animaux, les plantes, les vents, les vagues qui, comme l'a dit aussi Chateaubriand, ne changent jamais parce qu'elles changent toujours.

C'est leur chanson sans âge qui berce la durée pure d'un monde encore désencombré de l'homme, ignorant le comput de nos calendriers et de nos horloges, un simple *dasein* qui s'épuise dans ses manifestations phénoménologiques, puisque, ici, les roseaux ne pensent pas, et qu'aucun ver rongeur n'est encore introduit dans l'inconscience abyssale du donné : « ces quelques lieues de la forêt coupée de landes qui s'étale presque ininterrompue du Portugal à la Norvège, des dunes aux futures steppes russes » (*EM*, p. 955-956) ne sont grosses d'aucun rêve, ne nourrissent dans aucune âme ni désir ni nostalgie. Elles s'épuisent dans leur constat tautologique, qui est bien celui de l'Éden, s'il est vrai que c'est l'accès à la Connaissance qui creuse dans les apparences la distance du soupçon, l'interrogation sur le sens, amorce l'engrenage de la chute. Le silence « vierge de bruits de voix et d'outils humains » (*EM*, p. 956), à peine troublé par la rumeur des caprices atmosphériques ou des vacances animales, signe le comble d'une vacuité qui ne se distingue pas du comble de la plénitude : les rapports de force nus qui régissent la survie biologique

n'ont pas encore secrété les énormes alibis culturels dont l'humanité inhumaine saura plus tard les travestir, pour se donner bonne conscience en masquant leur férocité innée. Ici, on les voit fonctionner à l'état de nature, dans la divine innocence de l'instinct, avant toute définition du Bien et du Mal. Yourcenar oppose cette amoralité du "cru" initial, qui administre, sans phrases et donc sans hypocrisie, une magistrale leçon d'honnêteté, d'authenticité et d'adhésion à soi, à toutes les formes de dégradation subséquentes, dues à l'inoculation dans cet organisme sain du virus humain, allant de la pollution matérielle – la mer « que n'a encore salie la fumée d'aucune chaudière, l'huile d'aucun carburant » (EM, p. 956) – à cette autre dénaturation que constituera l'art, de plus en plus raffiné, de faire souffrir son semblable pour assouvir une volonté de puissance, quand ce n'est pas une pulsion de bestialité. Chez Yourcenar, les bêtes ne sont jamais bestiales. Elles entrent avec simplicité dans le Grand Jeu, dont elles acceptent les règles sans les connaître. Les charognes fermentent et engraisent les printemps, c'est la Loi. Tout s'éténue et se renouvelle, non pas sous le regard des étoiles, car les étoiles ne regardent pas (parce que nul ne les a encore regardées, *a fortiori* ne s'est avisé de voir dans l'immutabilité de leurs parcours une métaphore de la vie morale, et, comme l'Hérodiade de Mallarmé, c'est pour elles, pour elles qu'elles fleurissent désertes), mais sous un firmament qui déploie un grand texte sans lecteurs et qu'il serait erroné, ou prématuré, de qualifier de sublime, puisque, en l'absence de toute instance de subjectivité réflexive, rien de ce qui existe ne saurait être qualifié.

Où est Marguerite, dans ce paysage que seul notre increvable préjugé narcissique voudrait nous faire croire en attente, ou déshabité ? Qui pourrait prétendre que sa non-signification, si reposante et si salubre, n'est pas signifiante ? Elle signifie non pas pour on ne sait quelle téléologie darwiniste qui, du chaos primitif, amènerait peu à peu à s'épurer de sa gangue matérielle un principe de raison, et, de la chrysalide d'un limon lentement filtré, libérerait un jour le prodige de l'intellect : non, depuis que le monde est monde, il n'existe pas pour fabriquer un jour Marguerite Yourcenar. Tout au contraire, ce qui s'impose, c'est le pressentiment que les déterminismes qui nous façonnent auraient très bien pu nous façonner autrement, ou ne pas nous façonner du tout . Devant le grand déploiement de la Vie d'avant le sixième jour, ce qui l'emporte, c'est la difficile certitude de notre superfluité. À l'heure du solde, lorsque l'espèce aura enfin, comme elle s'y emploie opiniâtement depuis son avènement, réussi à mettre son génie au service de son autodestruction, il n'y aura par définition plus personne pour se demander si l'anecdote humaine en valait la peine : résorbée dans

l'inorganique dont elle s'était si péniblement extirpée, elle aura elle-même fait la preuve que l'Idée, malgré ses bouleversants triomphes, n'apporte rien, ne change rien à la solitude des astres. Marguerite n'a pas été voulue par les agrégats fantasques des atomes d'Épicure. Son existence relève en somme de l'irréel du passé : elle eût très bien pu connaître « la chance qui consiste à ne pas être » (*EM*, p. 1017). Aucune prédestination ne permet de la deviner en filigrane, éparses dans les souffles passant sur les flots où « ne s'est encore aventurée aucune nef » (*EM*, p. 956) ; on n'entr'aperçoit pas les linéaments de sa figure, ni aucun signe de ce que Chateaubriand encore appellerait ses "futuritions", dans le travail de l'érosion, les avancées de la marée, les sculptures du temps géologique qui construit et détruit, dans un cycle non moins incessant qu'insensé. De cette innécessité constitutive, elle prend son parti ; non pas avec une horreur pascalienne la jetant dans l'invérifiable de la métaphysique, supposée préférable à l'insoutenable légèreté de sa contingence temporelle, mais en toute sérénité. Yourcenar a beaucoup aimé le monde, en particulier parce qu'elle a toujours su que le monde ne l'espérait pas. Elle n'y avait pas sa place marquée, rien ne la postulait là plutôt qu'ailleurs. Ce sentiment inconfortable confère aussi à l'âme qui sait l'assumer une rare liberté.

Loin donc de considérer le « roi de la Création » comme le glorieux couronnement d'un processus d'homínisation en germe dans l'infusoire, selon l'idée anthropocentrique trop naïvement gratifiante que « tout ce qui monte converge » (Teilhard de Chardin), Yourcenar envisage plutôt son surgissement sur la « belle planète au ciel » (*EM*, p. 956) comme une superfétation aux conséquences négatives, « une anomalie dans l'ensemble des choses » (*EM*, p. 957). Avec le pouvoir exorbitant du libre arbitre, « son horrible et sublime faculté de choix » (*EM*, p. 958), il introduit, dans un univers qui ignorait son bonheur de les ignorer, toutes les richesses, toutes les complications, tous les drames de ce que Baudelaire appellera la « double postulation », les infinies subtilités impliquées désormais par la rupture de la coïncidence entre surface et profondeur. La naissance de la conscience est aussi naissance du doute, du mensonge, de la culpabilité, et si elle ouvre à la complexité humaine des abîmes inédits, splendides et tout autant mortifères, elle sonne le glas d'une univocité qui assurait la survie du système inhumain, ou préhumain, tandis que, selon la prophétie des Écritures, tout royaume divisé contre lui-même (et quel royaume plus divisé contre lui-même que l'homme ?) périra.

Ce n'est pas parce qu'elle médite sur la vanité et l'inconsistance de la prétention qu'il y aurait à se croire appelé par on ne sait quelle logique de « conscientisation » au travail dans le monde, que Yourcenar minimise le phénoménal apprentissage de l'homínidé. La

« brute poilue brandissant un casse-tête » (*EM*, p. 958) est aussi un « Prométhée[s] farouche[s] » qui invente le feu, un chaman qui communique avec l'au-delà, un artiste qui a connu « l'étrange compulsion » de « superposer aux grouillants aspects du monde réel un peuple de figurations nées de son esprit, de son œil et de ses mains » (*ibid.*). À trois cents générations de nous tout au plus, le néolithique déjà nous ressemble, puis « les technocrates du cuivre et du fer » (*EM*, p. 959), dont les gestes, depuis lors, se sont perpétués, identiques, jusqu'à hier. Des bribes de langues, des épaves de croyances nous parviennent, énigmatiques mais non impénétrables, comme un morse de plus en plus familier. Les Celtes, ce sont déjà les aïeux des Bieswal, des Dufresne, des Baert de Neuville, des Crayencour (*EM*, p. 962). Au terme provisoire de la chevauchée fantastique, sous le bruit et la fureur des faits entrechoqués, ce qui domine, c'est le sentiment d'une basse continue de silence et d'absence : ce qu'un artisan de l'Histoire comme de Gaulle, bien placé et bien payé (c'est-à-dire mal) pour mesurer l'inanité de toute *praxis*, désigne à la fin de ses *Mémoires*, lorsque, contemplant de ses fenêtres de retraité la vieille forêt hercynienne, il déclare se pénétrer de « l'insignifiance des choses »². Au-delà et au-dessous de ces énormes et incohérents déferlements de magma événementiel en fusion, dont le fracas assourdissant et le spectaculaire flamboiement semblent inlassablement remplir l'univers, résiste, opaque, un non moins formidable et infracassable noyau de mutisme qui l'annule, un gris qui est celui-là même sans doute des Limbes – cet espace neutre d'avant ou après la vie, quand rien n'a encore eu lieu ou quand tout est fini. Tout est bouleversé, et pourtant, tout au fond, c'est toujours le même mallarméen « creux néant musicien ». À propos des hommes de la préhistoire, Yourcenar écrit :

La faim, la défaite, le goût de l'aventure, les mêmes vents d'est en ouest qui souffleront dans cinquante siècles du temps des Invasions barbares, les ont sans doute poussés jusqu'ici, comme leurs prédécesseurs et leurs successeurs l'ont été ou vont l'être un jour ; un mince cordon fait du débris des races se forme périodiquement le long de ces côtes, comme, après la tempête, sur ces mêmes dunes, la frange d'algues, de coquillages et de bouts de bois rejetés par la mer³. (*EM*, p. 959)

² Charles de GAULLE, *Mémoires*, Paris, Gallimard, coll. "Bibliothèque de la Pléiade", 2000.

³ Il nous plaît évidemment de rappeler que « limbe » désigne aussi le bord de mer, la laisse le long de laquelle échouent ces débris matériels et humains évoqués par Yourcenar.

D'où l'image forcément puérite qui s'impose pour illustrer le caractère dérisoire des tentations et tentatives de l'action :

La légende antique veut qu'au cours d'une de leurs premières étapes sur les côtes basses de la mer du Nord ces furieux [les Celtes] se soient avancés tout armés à la rencontre des grandes marées qui menaçaient leur campement. Cette poignée d'hommes défiant la montée des vagues me rappelle nos ivresses obsidionales d'enfants tenant le coup jusqu'à la fin, sur ces mêmes plages, sous ce même ciel gris, dans nos forts de sable insidieusement envahis par l'eau, agitant nos drapeaux de deux sous, totems de nationalités variées, qui allaient dans quelques semaines s'ennoblir des prestiges sanglants de la Grande Guerre. (EM, p. 960)

Laquelle n'est pas plus « grande » que tant d'autres dont nous n'avons rien su, « futiles holocaustes » (EM, p. 955) qui, dans leur sauvagerie agonistique et leur désordre apparent, ne servent qu'à manifester et occulter à la fois un ordre supérieur, ou plus fondamental, celui qui réintègre les spasmes ponctuels du temps dans la grande machine indérégable de la Vie cannibale. Cette pensée est paradoxalement apaisante pour l'esprit capable de s'abstraire de l'incohérence superficielle, pour monter, ou descendre, jusqu'à la contemplation du principe qui l'englobe en la dépassant. Dès lors, les secousses les plus convulsives trouvent place et sens, c'est-à-dire bien entendu non-sens, dans le tissu conjonctif, lisse et homogène, d'un déroulement somnambulique de la durée, un temps saturnien qui, sans le savoir ni le vouloir, broie les êtres qu'il engendre et poursuit sa route aveugle, *perpetuum mobile* onaniste et finalité sans fin.

Le dernier mot, qui bien évidemment est aussi le premier, revient aux flots « qu'on ne laboure pas », disait Homère, ou justement à ces sillons où blanchissent et se décomposent les os du paysan qui les a défendus, mêlés à ceux de ses bêtes mortes (EM, p. 967) – un de ces sillons où Yourcenar, un jour, dans la désolation brumeuse d'une campagne anglaise, s'est étendue de tout son long, se laissant peu à peu imprégner de pluie intemporelle, passivement absorber par la glaise primordiale, couler dans la nuit et le rien de toujours, dans la rumination solipsiste et hallucinée du Temps (YO, p. 21). Mourir, c'est dé-naître, et il y a du courage à envisager sans ciller ce lieu commun, ce grand, simple et profond *locus communis* où nous avons tous rendez-vous, dans une entreprise autobiographique si souvent propice aux histrionismes d'un *Ego* qui n'écrit sans doute que pour donner le change à lui-même et aux autres, sur l'incoercible angoisse qu'il ressent à l'idée de revenir à l'anonyme, et de verser les ingrédients de

sa précieuse personne au "pot" commun de l'indifférencié. Le regard yourcenarien a cette faculté de radiographie, ou de scannerisation proleptique que, seul peut-être avant elle, avait possédée Chateaubriand, qui consiste, à travers les accidents et le « fatras » de la toile peinte contemporaine – « les coquettes villas, les casinos lucratifs, le petit commerce de luxe ou de camelote, sans oublier les aménagements militaires » (*EM*, p. 954-955) –, à lire déjà le squelette au futur antérieur, le retour, dix mille ans plus tard, à la pulvérisation du minéral concassé. On ne saurait s'en faire moins accroire, ni montrer plus d'humilité, au sens vraiment premier du mot, qui nous ramène à l'*humus* d'où nous sommes sortis et qui nous attend.

En choisissant d'intituler rimbaldiennement *Quoi ? L'Éternité* le dernier panneau de son polyptyque, Yourcenar lui donne implicitement « la mer allée / avec le soleil » comme point de fuite et horizon ultime, un horizon où l'être humain n'apparaît plus (ou pas encore), comme sur ces plaques photographiques où le temps de pose est tel que la présence des passants n'a pu s'y inscrire. Ce monument funéraire qu'est toute autobiographie semble ici ne vouloir témoigner d'une trace que dans la conviction que les traces sont faites pour s'effacer au sein des grandes pulsations du cosmos. Loin d'afficher une quelconque arrogance, ni même risquer le pari toujours imprudent du *non omnis moriar*, il est le fruit d'une modestie vraiment philosophique, dont la sincérité nous semble indiscutable. Et c'est bien cette conviction et cette modestie qui expliquent et justifient la conception, si spécifique par rapport à la pratique habituelle du genre autobiographique, du *Labyrinthe du monde*, où la temporalité individuelle n'est saisie que dans ses rapports, sans doute incompréhensibles (et n'aurions-nous su qu'il n'y a que ceci à comprendre : qu'ils sont incompréhensibles, nous aurions vécu « les yeux ouverts »), avec des flux autrement vastes et profonds. C'est ce que, se penchant sur son propre berceau d'enfance comme une fée lisant l'avenir, Yourcenar s'assigne à elle-même comme seule tâche vraiment humaine, ardente obligation qui seule permet de comprendre les enjeux et la portée du voyage pour lequel nous sommes embarqués :

Elle tentera tant bien que mal de sortir de ce que ses ancêtres appelaient le siècle, et que nos contemporains appellent le temps, le seul temps qui compte pour eux, surface agitée sous laquelle se cachent l'océan immobile et les courants qui traversent celui-ci. Par ces courants, elle essaiera de se laisser porter. (*EM*, p. 1181-1182)